DOSSIER

RÉPERTOIRE DE FABRICANTS ET DE MARCHANDS PARISIENS DE DÉCORATIONS DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XIXe SIÈCLE

Anne DION-TENENBAUM

L'objectif de cet article est de dresser un essai de répertoire, qui est assurément encore incomplet, des fabricants et marchands parisiens d'insignes d'ordre dans la première moitié du XIXe siècle. Cet article est complémentaire de celui publié par Jean-Luc Guitera en 2016 et 2017[1]. Alors que cette dernière étude partait d'une connaissance fine du corpus repéré des plaques signées au dos ou plus rarement poinçonnées, complétée par des dépouillements des *Almanachs du commerce*, la présente recherche repose sur le croisement de ces mêmes dépouillements d'almanachs avec des sources archivistiques. Dans le meilleur des cas, des inventaires après décès du bijoutier ou du passementier en activité ont pu être retrouvés. Ils permettent de mieux mesurer l'importance de cette activité dans la production du fabricant, ou les liens tissés par les fabricants avec les marchands qui commercialisent leur production. Ces inventaires réservent quelques surprises. On découvre ainsi que la production de croix d'ordres ne tient qu'une place minime dans l'activité du bijoutier-joaillier Beaugeois, alors qu'elle est vantée par le *Bazar parisien*. Ou encore que le chapelier et passementier Dassier n'a aucun outil permettant une fabrication. À l'inverse, l'émailleur et bijoutier Millet, sous la monarchie de Juillet, fabrique exclusivement des insignes, essentiellement des croix, et quelques plaques.

Les joailliers n'ont été inclus que lorsque des sources archivistiques documentaient une livraison, mais, lorsqu'un insigne est entièrement pavé de diamants, il ne requiert pas d'outillage spécifique, et ne diffère pas techniquement de la création d'un autre bijou. Chacun fait donc appel au joaillier auquel il a l'habitude d'avoir recours, à l'exception du cas particulier de Bachmann et Devoix, choisis pour l'ordre de la Couronne de fer.

AMESLANT Pierre-Gervais-Protais (Saint-Léonard/Orne, 1768 - Paris, 19 décembre 1830) apparaît dans les archives de la grande chancellerie comme sous-traitant d'Halbout, entre 1808 et 1813[2]. Lors de l'insculpation de son poinçon vers 1798-1799[3], il est installé place Thionville (c'est-à-dire Dauphine), classique adresse de joaillier. Il est mentionné en 1806 dans le *Tableau des symboles des orfèvres de Paris* de Simon-Pierre Douet, comme fabriquant le bijou d'or et les étoiles d'honneur, quai de la Monnaie 7. Or cette adresse est celle de Halbout, joaillier sans poinçon de fabrique. Marié à Marie-Anne Lenain, Ameslant laisse à sa mort un fils, Auguste, joaillier, âgé de 24 ans, qui ne paraît pas avoir poursuivi dans cette voie.

1. GUITERA, Jean-Luc. Les marques de fabricants sur les plaques d'ordres de chevalerie en métal fabriquées à Paris de 1815 à 1870, 1re partie. *Bulletin de la Société des amis du musée de la Légion d'honneur*, 2016, no 19. 2e partie, *ibid*., 2017, no 20.
2. CHEFDEBIEN, Anne de, WODEY, Laurence, *L'insigne de l'honneur. De la Légion à l'étoile, 1802-1805*. 2005, pp. 100-103.
3. ARMINJON, Catherine, BEAUPUIS, James, BILIMOFF, Michèle. Dictionnaire des poinçons de fabricants d'ouvrages d'or et d'argent de Paris et de la Seine, 1798-1838*, Cahiers de l'Inventaire 25*, 1991, no 2964, p. 293. Toutes les insculpations citées dans l'article sont tirées de cette publication.

BACHMANN Jean-Frédéric (vers 1749-1823), joaillier d'origine souabe, constitue en l'an III une société de commerce de joaillerie siégeant quai des Orfèvres avec le joaillier Georges Frédéric Bapst (1756-1826), auquel il est apparenté, et avec le joaillier parisien François Devoix. Ronald Pawly a révélé, grâce au dépouillement d'un fonds d'archives conservées à Vienne sur l'ordre de la Couronne de fer, le rôle important joué dans la fourniture des insignes de cet ordre par ces joailliers associés, puis par le seul Devoix après la dissolution de la société en 1810[4].

BASSOT Joseph (Cusset/Allier, 6 mai 1791 - après janvier 1858), alors installé rue des Bourdonnais, fait insculper un petit poinçon pour la bijouterie en 1817, et un grand en 1818. Il est cité en 1826 dans le *Bazar parisien*[5] : « Palais-Royal, n. 30, confectionne tout ce qui est du ressort de la joaillerie-bijouterie et de l'orfèvrerie ; il tient un assortiment de croix de tous les ordres, pour toutes les nations. » Bassot est fils d'un horloger de Cusset et a un frère aîné, prénommé également Joseph, horloger à Paris. Marié en 1820 avec Adèle Stéphanie Jenny Hutinel, il a un fils, Léon Claude Philibert (Paris, 18 février 1834-10 février 1884), qui devient joaillier rue de la Paix.

BAUDOT Mathieu (1767 - Versailles, 1851), fils d'un maître orfèvre de Tonnerre, installé rue du Renard, fait insculper un poinçon dès 1798 et est actif jusque vers 1825. En février 1807, il figure dans une liste sélective de manufactures importantes ; il occupe alors dix à douze ouvriers[6]. À partir de 1817, les almanachs précisent sa spécialisation en croix d'ordres.

BEAUGEOIS Louis (Bar-le-Duc, 24 juin 1778 - Carouge/Suisse, 12 février 1837) est installé rue du Cloître Saint-Honoré en 1806, puis 11, rue Chabannais lors de l'insculpation de son poinçon vers 1810-1811, avant de s'établir rue de la Paix début 1821. À l'exposition des produits de l'industrie de 1819, il avait présenté un bouquet en or dans une corbeille formant cassolette, très admiré[7]. Sa boutique rue de la Paix est à la dernière mode avec son comptoir, ses montres et ses armoires en chêne incrusté d'amarante, ses sièges assortis et les nombreux miroirs[8]. L'atelier est dans la cour. L'inventaire dressé en 1821 démontre que les ordres occupent une place très limitée dans sa production de bijouterie, trois numéros seulement sur soixante-dix-sept décrits, quelques croix de la Légion d'honneur ou d'autres ordres, et quelques barrettes. Il doit en revanche de l'argent à Ouizille, dont il a sans doute des croix en dépôt. En 1822, il est pourtant cité dans le *Bazar parisien* pour « ses plaques d'ordre brillantées d'un fini parfait[9] ».

BIENNAIS (La Cochère/Orne, 1764 / Paris, 1843), orfèvre de l'Empereur, fournit le collier en or porté lors du sacre, et toutes les décorations à partir de cette date. Cette activité de Biennais est documentée par les archives de la Maison de l'Empereur, mais aussi à la Bibliothèque Marmottan, par un volume réunissant vingt-six aquarelles de différents ordres provenant de son fonds, et des fragments incomplets d'un registre aquarellé de comptes pour la bijouterie[10].

4. *Bulletin...*, 2023, n° 26, pp. 35-42.
5. *Bazar parisien ou annuaire raisonné de l'industrie*. 1826, p. 32.
6. AN, F^{12} 1569.
7. *Rapport du jury d'admission sur l'exposition des produits des manufactures du département de la Seine*. 1819, n° 161, pp. 95-96. Une corbeille de fleurs en or est prisée dans l'inventaire de 1821 pour 4 000 francs.
8. AN, MC, XVI, 1022, 6 avril 1821, inventaire après décès de son épouse Félicité Beaugeois. Il est dû 5 860 francs à l'ébéniste Bellangé pour ses travaux dans la boutique.
9. *Bazar parisien*. 1822, p. 25 ; voir aussi 1826, p. 364.
10. Les aquarelles sont rassemblées dans un recueil dit des ordres français et étrangers, avec des comptes à la suite (Boulogne-Billancourt, bibliothèque Marmottan, Res. 3389).

Ci-contre, modèles d'insignes de Légion d'honneur, in *Recueil des ordres français et étrangers* de Martin-Guillaume Biennais, Boulogne-Billancourt, bibliothèque Paul Marmottan.

Plaque de l'ordre de Saint-André de Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, nomination du 9 juillet 1807, fabrication Louis Beaugeois, or, argent et émail, collections du château de Valençay.

ORFEVRE DE LEURS M.M. IMPERIALES ET ROYALES
ET DE S.M. LE ROI DE HOLLANDE.

BIENNAIS, AU SINGE VIOLET TIENT FABRIQUES

D'ORFÉVRERIE. — ÉBÉNISTERIE. — ET TABLETTERIE.

RUE St HONORÉ N° 285. Paris.

Par ordre de M. Remusat, Premier Chambellan
Pour le Service de Sa Majesté l'Empereur et Roi.
Fourni et Remis à M. Constant Premier valet de chambre de S. M. Les Objets Suivants
Savoir
1807. 10. Juin. Remis à M. Chevalier, pour être envoyé à Varsovie
2. paires de ciseaux fins rosettes bleues garnis d'ivoire — 18 — 0
2 paires dito, à 12 rosettes bleues à 12 fr la paire — 24 — 0
2 Pince dito, très forte — 16 — 0
6. paires dito, plus petites en acier fin à 10 fr la paire — 60 — 0
27. Juillet 3. couronnes de fer en or N° 2. à 90 fr chaque — 270 — 0
3. Etoiles de la Légion d'honneur en or N° 2. à 75 fr — 225 — 0
6. Rubans et leurs rosettes pour les couronnes de fer à 25 — 3 — 75
6. Dito, pour Légion d'honneur à idem — 3 — 75
2. Grands cordons rouges sans rosettes à 24 fr chaque — 48 — 0
une Croix de Grand cordon en or, émailles et couronne — 550 — 0
C. S. N. P.
1217 fr 50 cent

Martin Guillaume Biennais, Mémoire (facture) « pour le service de Sa Majesté l'Empereur et Roi », 1807, archives du musée de la Légion d'honneur.

On apprend ainsi qu'une croix de la Légion d'honneur pour grand cordon nécessite l'intervention d'un bijoutier (quatre jours de travail), d'un graveur, d'un ciseleur (un jour pour le portrait et trois pour la couronne), d'une reperceuse, de polisseuses, d'un tourneur, d'une brunisseuse, d'un émailleur. Il est à plusieurs reprises évoqué le « frappé du portrait et de l'aigle », et le « fondeur pour la couronne et feuilles », ce qui rejoint les déductions tirées de l'observation des insignes[11]. Il est parfois mentionné des frais de matrices, assez élevés, pour des ordres autres que la Légion d'honneur.

Il est habituel de parler d'*attaches Biennais*, mais il faut souligner que ce type d'attache n'est documenté par les archives qu'en 1812 et 1813 pour des plaques d'argent de la Légion d'honneur, de la Couronne de fer et de la Réunion, dites *à ressort,* livrées au jeune roi de Rome[12].

BŒUF Antoine, 2 rue du Cloître Saint-Honoré, fait insculper son poinçon en 1820. L'almanach du commerce le signale comme fabricant de croix d'ordre en 1822 et 1823.

11. COULLARÉ, Béatrice. Les techniques de fabrication, dans CHEFDEBIEN de, WODEY, *op. cit.,* 2005, pp. 104-117.
12. 30 décembre 1812 et 26 juin 1813, du prix de 140 francs (AN., O² 1220).

BONDEUX Charles Gabriel (Paris, 4 août 1801 - Ténès, 25 novembre 1862), fils de Nicolas Simon Bondeux, marchand de cristaux et de porcelaines, est établi 221 rue Saint-Honoré lors de son insculpation le 28 janvier 1822. Lors de la naissance de son fils Ernest Gabriel le 28 août 1825, il a déménagé pour le 92 rue de Richelieu, ancienne adresse de Nez, dont il s'affirme le successeur, malgré les douze ans écoulés depuis la mort de ce dernier. Il est également négociant en pierres fines, perles et diamants sur papier (*Almanach*, 1827). En 1851, il est attesté comme colon à Montenotte en Algérie, colonie agricole fondée après la révolution de 1848, et dont le premier peuplement avait été constitué d'émeutiers exilés.

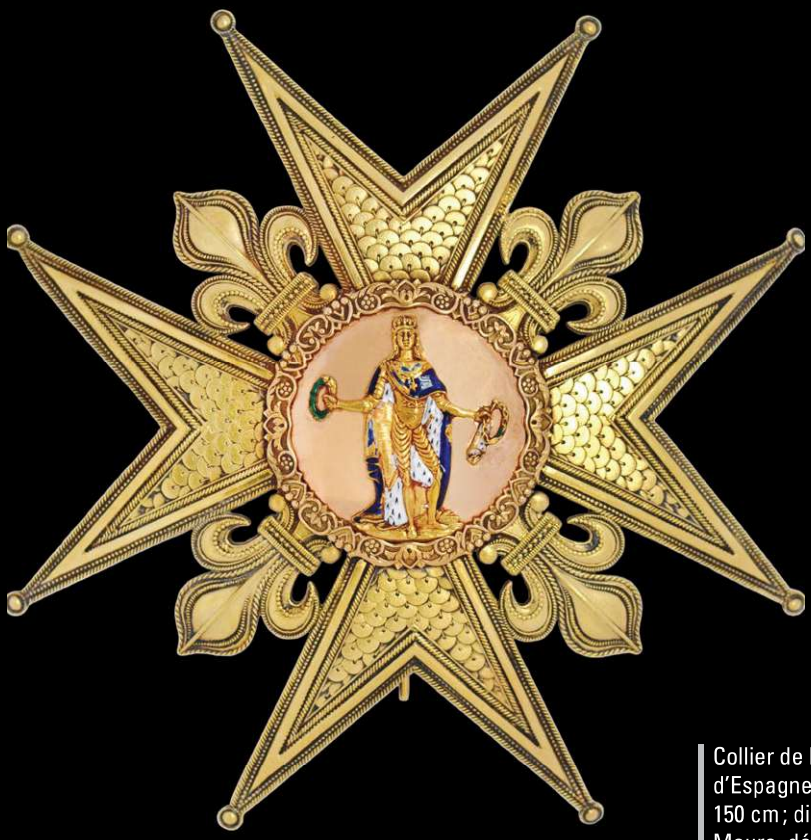
BOURDIER Jean-Joseph (Romagne/Vienne, 24 juin 1770 - Paris, 1829), dernier-né d'une famille de petits notables de Charroux, est documenté à Paris en octobre 1799, date à laquelle Halbout lui verse le solde de son dû, à lui et à Pierre Nez. Pierre Nez est témoin à son mariage à Paris le 30 août 1800. Ils travaillent alors ensemble, 692 rue Trainée, qui est une partie de l'actuelle rue Rambuteau, mais ils se séparent après leur mariage respectif. Dans le *Tableau* de Douet de 1806, il est indiqué 16, rue du Roule, avec pour spécialité «l'uni et l'ajusté et les décorations d'honneur», puis, vers 1810, on le trouve 9 rue du Coq Saint-Honoré. Son poinçon, qu'il avait fait insculper vers 1798-1799, est biffé en 1815. Lui succède alors le bijoutier Augustin-Louis-Marie Cébron. Son inventaire après décès révèle un intérieur bourgeois et une manifeste réussite sociale[13].

CAHIER Jean-Charles (Soissons, 1772 - Marseille, 1857) prend la suite de Biennais en 1821, et poursuit la fabrication des décorations. L'inventaire dressé lors de sa faillite en 1828 décrit un atelier du balancier avec deux grandes balances, deux découpoirs, un poêle. Par ailleurs sont inventoriées des plaques et croix de divers ordres en assez grand nombre, en or, en argent, brodées, le tout de différentes grandeurs. On y trouve des croix et plaques de la Légion d'honneur, les ordres royaux (Saint-Esprit, Saint-Lazare et Saint-Louis), des ordres étrangers (Couronne de fer, Malte, Hollande, Charles III d'Espagne, du prince de Hohenlohe...). Dans l'atelier des modèles sont conservées des matrices de décorations.

CAILLOÜÉ Jean-Charles-François (mort le 25 mai 1820) est d'abord fabricant de boutons rue Aubry Boucher[14], puis on le suit à travers les *Almanachs du commerce* à partir de 1799, installé au Palais Royal, galerie de pierre, comme passementier, arquebusier et fourbisseur. L'étude du grand aigle d'or du maréchal Ney, acquis en 2012 par le musée de la Légion d'honneur, a révélé qu'il était son fournisseur[15]. En décembre 1815, lors du procès du maréchal Ney en effet, Cailloüé est cité comme témoin, afin d'établir si Ney n'aurait pas anticipé son ralliement à Napoléon en changeant le portrait d'Henri IV de la décoration royale pour celui de l'Empereur avant le 20 mars, date du départ de Louis XVIII. Son livre de comptes démontre qu'il a fourni le 25 mars à Ney : «médaillon de deux croix grand-cordon, n° 75, 50 francs ; une croix n° 1, 12 francs ; médaillon de la croix n° 6, 6 francs ; deux portraits or émaillé, 30 francs chacun, 60 francs[16].»

13. AN, MC, XVIII, 656, inventaire après décès du mai 1829.
14. *Cf.* naissance de son fils Henry Félix Adolphe le 21 vendémiaire an 5 et 12 octobre 1796.
15. Cf. CHEFDEBIEN, Anne de, La phaléristique au service de l'histoire : le grand'aigle de la Légion d'honneur du maréchal Ney (1769-1815). *Bulletin...*, 2013, n° 16, pp. 34-44.
16. DUMOULIN, Évariste, *Histoire complète du procès du maréchal Ney*. 1815, t. II, pp. 165-166.

Plaque de grand'croix de l'ordre de Saint-Louis, or, vermeil et émail, diamètre 106 mm, fabrication Jean-Charles Cahier, coll. JLG, en dépôt au musée de la Légion d'honneur.



Collier de l'ordre du Saint-Esprit et son écrin, très probablement remis à un infant d'Espagne, 1815-1823, par Étienne-Hyppolite-Nicolas Coudray, longueur du collier : 150 cm ; diamètre de la croix : 6,4 cm ; poids brut : 791 g environ, coll. Alexandre Moura, dépôt Alma FRC – Saphir au musée de la Légion d'honneur.

CAILLOÜÉ Charles Pierre, fils aîné de Jean-Charles, achète à ses parents leur fonds de commerce de passementerie par acte sous seing privé le 7 juillet 1819[17]. L'*Almanach du commerce* spécifie la vente d'ordres à partir de 1822. Il est lui-même chevalier de la Légion d'honneur avant août 1822.

CÉBRON Augustin-Louis-Marie (Pacel/Eure, vers 1781 - Paris, 11 décembre 1842) est mentionné en 1809 comme bijoutier 9, rue du Four Saint-Honoré[18], puis il succède en 1814 à Bourdier, avec la même spécialité, les ordres français et étrangers, 9 rue du Coq Saint-Honoré, puis 27, rue Neuve-des-Bons-Enfants. Son poinçon est biffé le 12 juin 1836.

COUDRAY Étienne-Hyppolite-Nicolas (Paris, 1761-1823)[19] succède en 1790 à son père Étienne-Pierre (1726-1790), fournisseur des ordres royaux. Il reprend sous le Premier Empire cette activité, fournissant les Légions d'honneur, des insignes de l'ordre de la Réunion ou des ordres étrangers. Parmi ses clients figure l'archichancelier Cambacérès, dont l'écrin est conservé au musée de la Légion d'honneur. En 1811, il fait partie des bijoutiers parisiens qui proposent un dessin pour le projet d'ordre des Trois Toisons d'or finalement abandonné[20].

17. Cité dans l'inventaire après décès de la mère, Suzanne Vonlatum, 23 décembre 1823 (AN, MC, XCV, 522).
18. *Cf.* naissance de son fils Auguste le 17 juin 1809.
19. DION-TENENBAUM, Anne. *Bulletin...*, 2013, nº 16, pp. 15-33.
20. JOURQUIN, J. L'ordre des Trois Toisons d'or, 1809-1813. Un ordre sans membres ni insigne. *La Phalère,* 2000, n° 1, pp. 204-214.

Deux dessins témoignent de la qualité de ses projets. Dès la Première Restauration, il retrouve le titre de son père de joaillier des ordres du Roi, qu'il conserve jusqu'à sa mort en 1823. Si les plaques peuvent être attribuées grâce aux revers en maroquin signés, l'attribution est plus délicate pour les insignes, mais un émail blanc au plomb sans arsenic peut être un critère technique, outre quelques caractéristiques formelles définies par l'observation[21].

DASSIER Joseph (Poitiers, 17 octobre 1780 - Paris, 1er avril 1849), chapelier et passementier, successeur de Moricet, installé rue de Richelieu 12, est spécialisé dans les équipements militaires. Il est breveté du duc de Berry, fournisseur des empereurs de Russie, d'Autriche et de la Garde royale, selon le *Bazar parisien* de 1822 (p. 130) ; après la mort du duc de Berry, il devient breveté du duc d'Orléans. Au musée Condé de Chantilly, sont conservées deux grands'croix de la Légion d'honneur, chacune dans un écrin de Dassier (inv. OA 3251-3252).

DASSIER Jacques-Philippe (Poitiers, 17 janvier 1804 - Meudon, 2 mars 1874), son neveu, rachète son fonds de commerce et ses marchandises pour 100 000 francs et lui succède à la même adresse le 1er janvier 1837. Il est chapelier, passementier et fourbisseur des fils Orléans ; il vend des ordres français et étrangers, mais un inventaire de 1848 démontre qu'il n'a aucun outil et ne fabrique rien[22]. En revanche, son stock inclut un ensemble de décorations d'ordres divers. Il vend son fonds de commerce en 1856 au chapelier Étienne Mourre[23].

DELAFOND François Ferdinand (mort le 15 septembre 1841) succède à J. Rabuis, rue des Prouvaires, en 1822, avec pour spécialité le peigne, la parure, les ordres et le doublé. Son poinçon est biffé en 1829.

DEVOIX François (Rarécourt/Meuse, 2 juin 1757 - après 1833) reste le seul fournisseur des croix de l'ordre de la Couronne de fer après la dissolution de la société qu'il formait avec Bachmann. Il était le joaillier favori du prince et de la princesse Borghèse[24]. L'inventaire général des Diamants de la Couronne dressé en 1810-1811[25] le cite comme auteur de la plaque de la Couronne de fer enrichie de diamants de Napoléon, fournie le 15 août 1806. Elle est estimée dans l'inventaire 41 478 francs (la plupart des diamants appartenant à la Couronne, seuls la façon et certains diamants sont payés à Devoix). Ronald Pawly signale dans la comptabilité de l'ordre une étoile en brillants pour l'Empereur (grand maître), payée 45 562,18 livres le 15 octobre 1806. Napoléon détenait donc une plaque montée avec les Diamants de la Couronne, et un insigne personnel.

DIEU Gabriel Pierre-Victor (Arcueil, 25 mai 1784 - ?) exerce comme joaillier 61 quai de l'Horloge[26] avant même de faire insculper un premier poinçon vers 1811-1812, alors qu'il est installé en face, quai de la Mégisserie. À partir du 14 septembre 1816, il loue une boutique au Palais Royal, galerie Richelieu, adresse qui conforte sans doute sa spécialisation dans les ordres. Ses locaux se composent d'une boutique, d'une arrière-boutique, d'un entresol et d'une cave, et il loge sur place. La boutique est meublée d'un comptoir en acajou avec tiroirs, d'une

21. DUTHEIL, Tom, GUITERA, Jean-Luc, *Bulletin*..., S3 2023, pp. 127-148.
22. AN, MC, CVIII/ 1261, 6 mai 1848, inventaire après décès de son épouse Marie Adèle Dassier.
23. AN, MC, XVII, 13 décembre 1856.
24. *Dictionnaire topographique des environs de Paris*. 1812, p. 439.
25. AN, O^2 635.
26. Adresse lors de la naissance de son fils Amy Hippolyte le 24 janvier 1809.

banquette couverte en velours d'Utrecht, de trois chaises gondole, d'armoires formant montre garnissant les trois côtés de la pièce. Selon le *Bazar parisien* (1826, p. 365), il a le titre de joaillier du duc d'Orléans et il est fournisseur du ministre de la Guerre. Il est spécialisé dans l'ordre de Saint-Louis et le Mérite militaire.

Le décès de son épouse en 1832 nous vaut un inventaire après décès[27]. Son stock compte quelques pièces d'orfèvrerie, peut-être achetées à un orfèvre. L'essentiel consiste en bijoux, en pierres fines ou précieuses, et en croix, plaques et crachats, en or ou en argent, de la Légion d'honneur et de divers ordres français et étrangers ; on remarque huit croix de Saint-Louis et des croix de Juillet. Une rubrique distingue les décorations réservées au ministère de la Guerre, prisées à leur prix de vente : les plaques brodées à 45 francs, celles de vermeil à 60 francs, les croix de commandeur à 160 francs et les croix de chevalier à 51 francs. Son outillage est classique et il possède soixante matrices de décorations, prisées 600 francs. Dans sa clientèle, on remarque plusieurs membres de la famille de Noailles et princes de Poix, avec lesquels sa famille avait déjà tissé des liens avant la Révolution[28], et des militaires, comme le général d'Anthouard, le lieutenant-général Tiburce Sébastiani, ou de grands aristocrates, comme le duc de Talleyrand. Il travaille avec un réseau de collègues, comme le démontrent des dettes auprès du bijoutier-joaillier Marchand frères de la rue Coquillière (1 519 francs), du bijoutier Maudoux de la rue Saint-Martin (1639) ou de Couillée rue Quincampoix (1 403 francs).

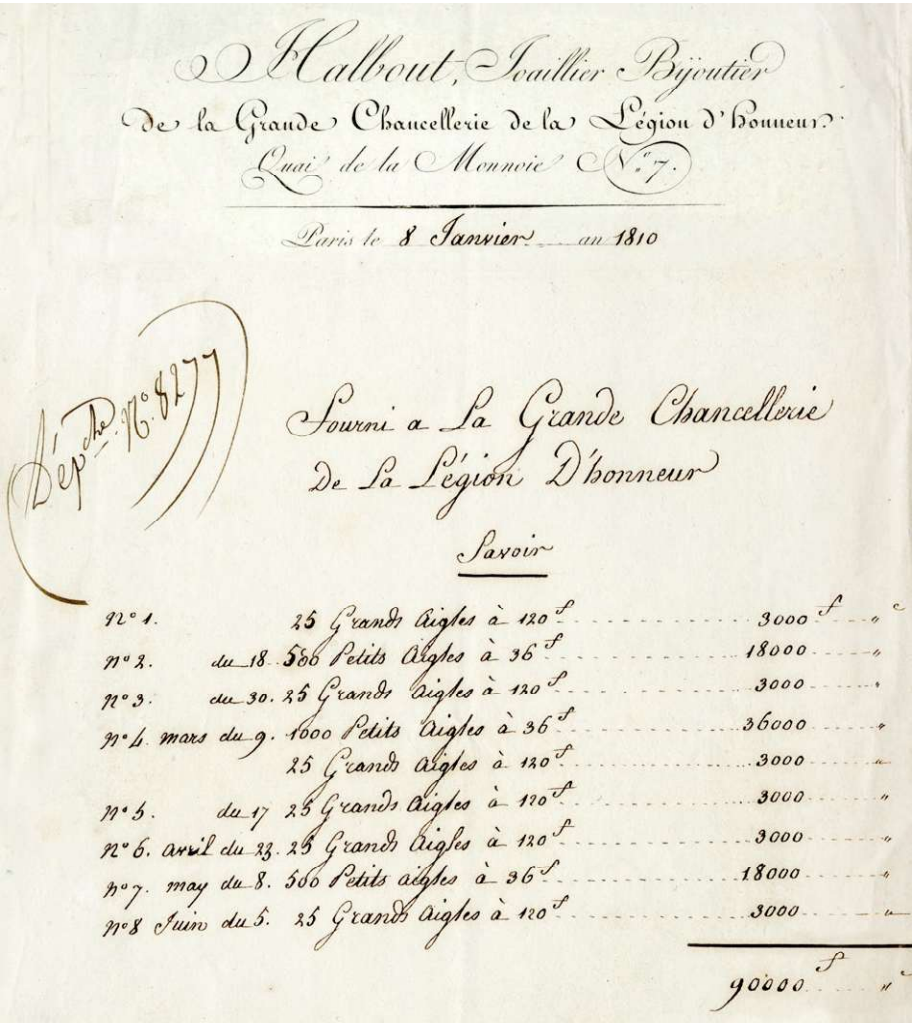
DUFFAUD Jean (Cerzat/Haute-Loire, 9 novembre 1781 - Paris, 30 mai 1854) est bijoutier rue Quincampoix lors de son mariage le 22 juin 1809 avec Marie Augustine Duffaut, puis rue Saint-Martin, et enfin, vers 1822, à l'adresse d'Herbé, galerie de pierre 25, spécialisé dans les ordres français et étrangers. Il demeure 58, rue Lafitte lors de son décès.

GIBERT Louis Henry (1784-1857), joaillier, reçoit en 1810 la commande du baron de Marinville, grand maître de la Garde-Robe de Jérôme de Westphalie, d'un ensemble de décorations serties de perles pour 13 500 francs, pour laquelle il sollicite une majoration de 300 francs, en raison de la difficulté de prévoir le juste prix de cet « ouvrage d'un nouveau genre[29] ». La croix de grand commandeur conservée au château de Fontainebleau, pavée de perles, fait certainement partie de cet ensemble. En 1812 encore, il fournit des « nœuds » de commandeur de l'ordre de Westphalie.

HALBOUT Antoine Michel (Rouen, 1755 - Paris, 19 décembre 1835), installé quai de Conti, obtient le titre de joaillier de la Légion d'honneur en 1805[30]. Il est mentionné dans le *Tableau* de Douet parmi les marchands sans poinçon de fabrique, ce qui explique sans doute qu'il recourt à la sous-traitance. Des mémoires conservés à la bibliothèque Marmottan permettent d'établir qu'il fournit à la grande chancellerie des petits aigles pour 36 francs, des grands aigles pour 120 francs, et une grande décoration avec le grand cordon et la broderie pour 515 francs[31], prix assez élevés.

Insigne de l'ordre de la Couronne de Westphalie de Jérôme Napoléon Bonaparte (1784-1860), roi de Westphalie, par Louis Henry Gibert, or, diamants et émail, hauteur 6,7 cm, largeur 2,4 cm, coll. Fondation Napoléon, 2017, Inv. 285, en dépôt au musée de la Légion d'honneur.

27. AN, MC, XLVII, 729, 15 juin 1832 inventaire après décès de Marie Suzanne Gros, épouse Dieu.
28. Comme le montre son acte de baptême du 25 mai 1784 à Arcueil (Archives départementales du Val-de-Marne).
29. NICOUD, Guillaume, *Jérome Napoléon, roi de Westphalie*, catalogue d'exposition, château de Fontainebleau, 2008, p. 138.
30. CHEFDEBIEN, Anne de, WODEY, Laurence, *op. cit.*, pp. 100-103.
31. Boulogne-Billancourt, bibliothèque Marmottan, Res. 3389.



Halbout, Joaillier Bijoutier
de la Grande Chancellerie de la Légion d'honneur
Quai de la Monnoie N.° 7.

Paris le 8 Janvier an 1810

Dépôt N.° 8277

Fourni a La Grande Chancellerie
De La Légion D'honneur

Savoir

N.° 1.		25 Grands Aigles à 120 f	3000 f "
N.° 2.	du 18	500 Petits Aigles à 36 f	18000 "
N.° 3.	du 30.	25 Grands Aigles à 120 f	3000 "
N.° 4.	mars du 9.	1000 Petits Aigles à 36 f	36000 "
		25 Grands Aigles à 120 f	3000 "
N.° 5.	du 17	25 Grands Aigles à 120 f	3000 "
N.° 6.	avril du 23.	25 Grands Aigles à 120 f	3000 "
N.° 7.	may du 8.	500 Petits aigles à 36 f	18000 "
N.° 8	Juin du 5.	25 Grands Aigles à 120 f	3000 "
			90000 f "

Mémoire pour la fourniture d'insignes de la Légion d'honneur « à la grande chancellerie de la Légion d'honneur », le 8 janvier 1810, Antoine-Michel Halbout, archives du musée de la Légion d'honneur.

Carte de la maison *Au bon ordre*, fabrique de croix d'honneur et autres ordres de Victor Houël, eau-forte, Jean Houël (1735-1813), graveur, hauteur : 14.6 cm, largeur : 10.8 cm, musée Carnavalet, Histoire de Paris.

En outre, il vend à des particuliers, parmi lesquels on peut citer les généraux Marescot ou Dumas, les maréchaux Moncey et Bessière, l'archevêque de Paris, Mgr de Belloy (grand aigle en 1805, mentionné en 1806)... Il vend son fonds à Ouizille en 1817.

HERBÉ Marie Joseph (Noyon, vers 1744 - Paris, 15 novembre 1846), est d'abord établi rue au Maire dans le Marais, puis palais du Tribunat, galerie de pierre lors de l'insculpation de son poinçon (une hermine) vers 1798.

HERBÉ Marie François (Paris, vers 1793 - 26 décembre 1851), fils du bijoutier Marie Joseph, est installé 89 rue Saint-Honoré lors de l'insculpation de son poinçon vers 1815-1816, avec pour spécialité les ordres, puis, rue Croix des Petits Champs vers 1821. En 1844, alors retiré, il est sollicité pour la prisée du fonds Millet.

HOUËL Victor (Rouen, 29 juillet 1778 - Paris, 7 octobre 1830), alors établi 13 rue d'Orléans, fait insculper son poinçon (une tête de paon) le 14 juin 1809, avec pour spécialité les décorations d'honneur, puis il déménage vers 1813 pour la rue Coquillière, à l'enseigne «Au bon ordre». Il est le neveu du peintre et graveur Jean-Pierre Houël, qui est l'auteur de sa magnifique carte commerciale (musée Carnavalet).

LECONTE Jean-François (1756-1832), important joaillier, d'abord place du Louvre, puis 9, rue du Coq Saint-Honoré, est expert pour les Diamants de la Couronne sous le Premier Empire. Il est le fournisseur du duc de Bourbon. Le 20 avril 1821, il lui fournit un collier du Saint-Esprit pour 4 872 francs[32].

MARGUERITE Bernard Armand (Rouen, 10 septembre 1768 - La Villette, 5 octobre 1843), successeur de Foncier, à l'enseigne *Au vase d'or* rue Saint-Honoré, joaillier de la Couronne à partir d'octobre 1804, livre une grande croix de la Légion d'honneur ornée de diamants pour le sacre de Napoléon, puis un collier, « un grand ordre », orné de diamants et d'émeraudes, pour le couronnement d'Italie en mars 1805, pour la somme de 119 254 francs[33]. Par la suite, bien qu'il conserve son titre de joaillier de la Couronne, Nitot lui est préféré. Il est nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1814 pour ses services dans la garde nationale de Paris. En 1826, il est encore cité dans le *Bazar parisien*, notamment pour ses ordres.

MARRET Abélard Joseph Justin (1 803 - 6 février 1844) travaille chez Peck Olivier, orfèvre spécialisé dans la fabrication d'ordres, et le remplace en 1836 au Palais-Royal, galerie de Valois 119, à la Croix d'honneur. À sa mort, sa veuve Angélique Besse prend la suite et s'associe à Esprit Prudent Jean Philippe Renon et son épouse Julie Fanny Breton, dans une société en commandite Renon et Cie, dissoute en 1846.

MAURISSET Jean-Baptiste-Pierre (vers 1744 - Paris, 8 mai 1823) fait insculper un poinçon (avec une tête de maure) vers 1802-1803 et a pour spécialité les croix d'ordres et le petit bijou. Dès 1789, il avait loué une boutique sous les arcades du Palais Royal[34]. Son poinçon est biffé en 1822, et son fils Jean-Baptiste (né à Birmingham) lui succède à la même adresse le 25 janvier 1824 jusqu'en 1837. Il est installé successivement 13 rue Saint-Louis, puis 10 quai des Orfèvres.

MILLET Élie François (21 juin 1791- Paris, 23 mars 1870) est déjà émailleur en bijoux en 1811, alors qu'il est grenadier. Par son mariage en 1817 avec Élisabeth-Joséphine Cébron, il devient le beau-frère d'Augustin Cébron, bijoutier spécialisé dans les ordres. Il est installé 4 rue Croix des Petits Champs, lorsqu'il fait insculper un poinçon en 1835, et le choix de son symbole, une croix de Juillet, est révélatrice de son activité, dévoilée par l'inventaire après décès de son épouse en 1844[35]. Son outillage confirme qu'il fabrique les décorations. On y note un nombre impressionnant de matrices et poinçons (3035 estimés 9 000 francs), un balancier, outre un laminoir, un banc à tirer, des lingotières, des filières, un tas à forges. Les marchandises, prisées par Marie François Herbé, ne consistent qu'en décorations, en or et en argent, ou même en fer, d'une grande variété et de différentes tailles. Deux cent vingt-trois pièces sont au palais de l'industrie. En effet, Millet obtient une médaille de bronze à l'exposition des produits de l'industrie de 1844, pour avoir réussi à fabriquer des décorations émaillées sur cuivre plutôt que sur or ou sur argent, concurrençant ainsi l'Allemagne, et exportant en Russie, Prusse ou Espagne[36].

---

32. Je remercie Nicole Garnier pour ce renseignement tiré des archives du musée Condé de Chantilly.
33. AN, O² 204.
34. AN, MC, LXXI, 92, bail du 4 juin 1789 à J.-B.-P. Maurisset et son épouse, Elisabeth Good-Starling.
35. AN, MC, LXXXII, 968, inventaire après décès de son épouse Élisabeth Joséphine Cébron.
36. *Rapport du jury central*. 1844, t. III, p. 188.

Plaque de grand'croix de l'ordre de la Réunion du général-comte Gazan de la Peyrière (1765-1845), fabrication Pierre Nez, nomination du 3 avril 1813, argent - Ép. 0.60, diam. 9.8 cm, 99.22 g, Grasse, musée d'art et d'histoire de Provence, Inv. M0875 00 157, don de Mlle Henriette Gazan de la Peyrière, 1er nov. 1919.

NEZ Pierre (La Chaussée d'Ivry / Eure-et-Loir, 19 octobre 1773 - Paris, 15 juin 1813), après avoir cohabité avec Bourdier rue Trainée, le bijoutier est installé 250 rue de l'Arbre Sec lors de son mariage le 3 brumaire an 12 / 26 octobre 1 803 avec Geneviève Adélaïde Gomer ; son témoin est le joaillier Jean-François Leconte. Enfin, il est établi 92 rue de la Loi (c'est-à-dire de Richelieu) en 1806. Il « fabrique les décorations de tous les ordres de chevalerie », affirme le *Dictionnaire topographique des environs de Paris* (1812, p. 439). Nez meurt à quarante ans, en pleine activité, que son inventaire après décès reflète en conséquence clairement[37]. Les marchandises, estimées par Leconte, consistent en nombreux bijoux (bracelets, bagues, colliers...), en orfèvrerie de table, mais aussi en insignes de divers ordres : de la Légion d'honneur et de la Réunion, de l'Aigle noir, de l'Aigle rouge, de Wurtemberg, de Saint-Henri... On note une grande plaque de la Légion à ressort (80 F), sans doute pourvue du système d'attache évitant de coudre la plaque, dont Biennais a la réputation d'être l'inventeur. L'article le plus luxueux est une grande croix en brillants (2 217 francs). Son outillage le rend apte à fabriquer ces décorations, puisqu'on trouve dans une pièce sur rue, à côté de la boutique, un balancier avec ses matrices sur un établi en bois de chêne garni d'un tiroir (estimé 250 francs), et dans un atelier sur cour, un découpoir sur son établi, outre les traditionnels laminoirs, soufflets, bancs à étirer. Sa veuve déclare avoir fourni à la chancellerie trois modèles de l'ordre des Trois Toisons, d'une valeur de 640 francs ; elle affirme que le modèle de son mari a été agréé, mais qu'elle est néanmoins incertaine d'obtenir le privilège d'une fabrication exclusive des croix de cet ordre. Le musée d'art et d'histoire de Provence de Grasse conserve[38] une plaque de l'ordre de la Réunion, signée au revers sur maroquin, provenant du général-comte Gazan de la Peyrière (1765-1845).

37. AN, MC, XXX, 396, inventaire après décès du 9 août 1813. Les marchandises sont estimées par Leconte, auquel il doit 6 000 francs.
38. Je remercie Jean-Luc Guitera de m'avoir signalé cette plaque et Thomas Ghysdaël-Trombetta pour les informations liées.

Projet d'insigne pour l'ordre de la Couronne de Westphalie soumis par le roi Jérôme Bonaparte à son frère Napoléon, resté en possession du comte Siméon, l'un des organisateurs de l'ordre, fabrication François-Régnault Nitot, or et émail, 1808, hauteur 7,1 cm, largeur 2,9 cm, coll. musée de la Légion d'honneur.

Projets d'insignes pour l'ordre des Trois Toisons d'or présentés à Lacepède en 1811, par Jacques-Ambroise Oliveras, gouaches, archives du musée de la Légion d'honneur.

NITOT François-Régnault (1779-1853), joaillier de l'impératrice Joséphine, est chargé de monter les diamants de la Couronne avec son père Marie-Étienne à partir de 1805. L'inventaire après décès du père en 1809 mentionnait déjà des étoiles de la Légion d'honneur, des croix de Hollande, des ordres de la Couronne de fer en brillants. François-Régnault fournit à l'occasion du mariage de Napoléon avec Marie-Louise en mai 1810 une grande croix de la Légion d'honneur et des croix d'officier ; en janvier 1814, il livre pour le jeune roi de Rome une plaque en brillants de la Légion d'honneur. Fournisseur attitré de Jérôme Bonaparte, il lui fournit des insignes de l'ordre de Westphalie. Le 10 février 1810, le maître de la Garde-Robe de Jérôme, Marinville, s'impatiente de ne recevoir que quinze croix de chevalier, un crachat et quatre plaques sans croix, ce qui ne correspond pas aux distributions prévues, et commande quatre colliers, dont deux – l'un d'or, l'autre de diamants- doivent être disponibles pour le mariage de Napoléon[39]. Nitot est en général chargé des ordres pavés de diamants, les insignes en or émaillé étant réservés à Biennais. En mai 1810, il emploie des diamants d'une valeur de 32 000 francs pour confectionner deux grandes croix, cinq croix de commandeur et leur nœud, et le reste en petites croix[40]. Il délègue au brodeur Picot les plaques brodées, au moins les rayons, lorsque le centre est en joaillerie[41].

OLIVERAS Jacques-Ambroise (mort le 25 novembre 1828) est installé quai de la Mégisserie 48, lors de l'insculpation de son poinçon vers 1799-1800. Il postule en 1811 pour la fabrication de l'ordre des Trois Toisons d'or projeté par Napoléon. Il fait partie des joailliers sollicités par le roi Jérôme, pour son ordre de la Couronne de Westphalie en 1810[42]. Lorsqu'il meurt,

39. Lettre de Marinville à Nitot, 10 février 1810 (bibliothèque Thiers, fonds Masson, Ms 41, registre de correspondance de Marinville, 1809-1812, pp. 33-34). Je remercie Guillaume Nicoud de m'avoir donné ces renseignements.
40. 8 mai 1810 (*ibid.*, p. 38).
41. Musée du Louvre, département des Arts graphiques, fonds Brocard, Troisième registre Picot, 23 novembre, 20 et 27 décembre 1809, 2 janvier, 12 mars 1810.
42. Bibliothèque Thiers, fonds Masson, correspondance de Marinville, grand maître de la Garde-Robe, communiquée par Guillaume Nicoud.

sa succession est si modeste que son fils préfère renoncer à ses droits[43]. Il avait déposé en décembre 1822 un brevet d'invention pour appliquer par soudure des ors de couleur sur or et sur argent, et de l'acier sur or sans soudure, notamment pour des tabatières, et il proposait d'établir à Versailles une manufacture de bijouterie-horlogerie pour concurrencer la production de Genève[44].

OUIZILLE Armand-Luc (Paris, 1788-1878), fils de Charles Ouizille, qui avait obtenu la charge de joaillier du roi en 1787, a le titre, conjointement avec Jacques Joseph Petitjean, de bijoutier-joaillier des Menus-Plaisirs (puis de la Chambre après la suppression de cette intendance en 1820). Il rachète le fonds d'Antoine-Michel Halbout le 13 octobre 1817, pour la somme de 18 000 francs pour le fonds et 56 000 francs pour les marchandises[45] ; Ouizille et André-Guillaume Lemoine constituent leur société le 24 décembre de la même année[46]. Il succède en outre à Coudray à sa mort en 1823.

PARIS Jean-Alexandre (Paris, 24 juillet 1781 - Bercy, 18 juillet 1850) est bijoutier, fabricant de croix d'ordres, rue Croix des Petits Champs 13. En novembre 1818, il dépose avec le chimiste et émailleur Georges Ami Tulout un brevet d'invention pour un procédé d'inclusion dans le cristal de motifs recouverts d'émaux colorés, en produisant notamment à l'appui un flacon avec une croix d'honneur et un autre avec une croix de Saint-Louis. En 1824, il fonde une cristallerie à Bercy, dont son fils Charles Émile (1823-1895), chimiste, prend ensuite la tête. La boutique parisienne perdure jusque vers 1844, alors que le père et ses deux fils habitent Bercy.

PICOT Pierre Vulgis (Pisseleux / Aisne, 1762 - Paris, 20 novembre 1823), joaillier bijoutier de Madame Mère et de l'Empereur, quai des Orfèvres 44 et place Dauphine 9, livre au roi de Hollande un grand collier de la Légion d'honneur, la croix et couronne en brillants le 1er avril 1810[47].

POUPARD Pierre (Bonnétable / Sarthe, 14 septembre 1746 - Brie-Comte-Robert, 11 février 1820), chapelier, est déjà installé sous les arcades du Palais-Royal en juillet 1788. Son fils Pierre (Paris, 25 février 1784-27 novembre 1869) travaille sans doute avec lui sous l'Empire. La maison Poupard fournit les chapeaux de l'Empereur, mais aussi des plaques pour ses costumes[48].

RONDELET Jean-Baptiste, bijoutier installé 6 rue du Coq Saint-Honoré, avait fait insculper son poinçon (un rond sur une feuille de scie) vers 1805-1806. Il est cité dans les registres de la grande chancellerie. ■

43. AN, MC, LXXXV, 886, inventaire après décès du 19 mars 1829. Un fils Joseph-Ambroise né le 6 juin 1800.
44. *Cf.* son inventaire après décès et brevets en ligne de l'INPI, alors établi rue du Renard Saint-Sauveur.
45. Je remercie M. Jean-Philippe Lemoine de m'avoir signalé cette vente.
46. Étude LXXXVIII, me Potron.
47. AN, O² 32.
48. MAZE-SENCIER, Alphonse, *Les fournisseurs de Napoléon 1er et des deux impératrices*. 1893, p. 23.